

Le Charivari : publiant chaque
jour un nouveau dessin

1. Le Charivari : publiant chaque jour un nouveau dessin. 1865-05-20.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour toutes les insertions à M. N. ESTIBAL, seul fermier
 des annonces du CHARIVARI, 42, place de la Bourse;

ABONNEMENTS

PARIS (Trois mois)..... 18 fr.
 DÉPARTEMENTS (Trois mois)..... 20 fr.

Les abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION
 Rue du Croissant, 16.

S'adresser pour tout ce qui concerne la rédaction et les dessins
 à M. LOUIS HUART, rédacteur en chef



LE CHARIVARI

UNE LETTRE DE DANTE A M. THIERS.

Florence, 20 mai 1865.

Monsieur et cher confrère,

Je ne pouvais rester indifférent aux fêtes qu'on allait célébrer en mon honneur, et mon ombre ayant demandé et obtenu un congé de huit jours est venue assister à l'inauguration du monument qui m'est consacré.

C'est donc de Florence que je vous adresse cette lettre, écrite sous l'émotion que m'a causée la cérémonie dont je viens d'être témoin.

Si je prends cette liberté, monsieur et cher confrère, c'est que je crois être en mesure de vous fournir des renseignements qui vous seront de quelque utilité.

Bien que décédé depuis cinq siècles, je n'en ai pas moins toujours continué à suivre avec la même attention et le même patriotisme la marche des événements qui intéressaient l'avenir de l'Italie. De combien de vicissitudes j'ai été témoin ainsi, vous le savez aussi bien que moi.

De combien de douleurs mon cœur a été abreuvé, vous pouvez également vous en faire une idée.

Mais aucune ne m'avait été plus sensible que celle que j'ai ressentie en vous voyant vous ranger comme vous l'avez fait récemment parmi les adversaires de l'indépendance et de l'unité italiennes.

Espérant vous ramener à des sentimens meilleurs, mon premier soin, lors de la fête dont je veux vous entretenir, fut de vous chercher parmi les députations venues de France pour y assister.

Il me semblait que vous deviez tenir à honneur de vérifier par vous-même l'état des esprits.

Il me semblait que vous ne laisseriez point passer une aussi belle occasion de contrôler les renseignements singuliers d'après lesquels vous avez cru devoir parler. Je m'étais trompé.

Vous avez jugé sans doute que l'Italie ne valait pas la peine qu'on se dérangeât pour elle et, retenu au rivage par votre grandeur, vous avez continué à juger les choses du fond de votre cabinet.

Mais si vous n'étiez pas là, monsieur et cher confrère, j'y étais pour vous.

J'aime à supposer que vous ne déclinez pas mon témoignage. Vous savez si je fus toujours sincère, sincérité qui me valut les honneurs de la persécution. Vous savez si j'ai loyalement aimé l'indépendance de mon pays.

Ces titres suffiront, j'imagine, à me donner quelque crédit auprès de vous.

Eh bien, monsieur, en toute conscience, je suis obligé de vous déclarer que vous ne connaissez pas le premier mot de la question que vous avez traitée si longuement.

A vous entendre l'unité italienne est une utopie. C'est une réalité, monsieur.

Vous en auriez été certain comme moi, si vous aviez été témoin des manifestations unanimes qui confondaient dans un même élan d'enthousiasme les députations accourues pour saluer le premier roi d'Italie.

D'après vous encore, les populations regretteraient leurs anciens princes.

J'ignore qui a pu vous mystifier à ce point, monsieur, mais votre erreur est aussi complète que possible.

Hier encore, j'entendais la conversation de deux paysans qui causaient en passant devant le palais de Victor-Emmanuel.

- C'est là-dedans qu'il habite, fit le premier.
- Dieu merci !
- Les choses sont un peu changées tout de même.
- Grâce au ciel !
- Du temps de l'autre les têtes étaient basses, elles se sont relevées aujourd'hui.
- Du temps de l'autre les cœurs étaient glacés, ils se sont réchauffés.
- Du temps de l'autre il gouvernait pour lui, celui-là gouverne pour nous.

Et les braves gens s'éloignèrent. Quant à moi j'avais écouté leurs paroles avec joie et j'ai pensé qu'elles vous causeraient le même plaisir. Ne doit-on pas s'estimer heureux d'être désabusé et ramené à la vérité ? A moins que...

Pardonnez-moi, monsieur et cher confrère, mais il faut bien que je vous fasse part des méchants bruits répandus ici sur votre compte.

On prétend que vous connaissez aussi bien que personne la véritable situation de l'Italie.

On prétend que vous croyez moins que personne à la réalité des assertions que vous produisez et dont vous faites simplement une arme de guerre en faveur du parti clérical à qui vous tenez à faire oublier vos origines démocratiques.

On prétend enfin que vous avez passé une partie de votre vie à dire le contraire de ce que vous soutenez aujourd'hui, de même que demain peut-être vous contredirez vos précédentes contradictions.

S'il en était ainsi, monsieur, j'en serais au regret de vous avoir importuné, car nous ne pourrions nous comprendre.

Mais je préfère garder mes illusions.

Sidone, ainsi qu'on me l'a affirmé, vous devez prochainement entreprendre un voyage en Italie, veuillez prendre la peine de passer par Florence et de venir causer quelques instans avec ma statue.

Elle aura des choses très intéressantes à vous dire.

Dans cet espoir, monsieur et cher confrère, je vous prie d'agréer l'assurance... etc.

DANTE ALIGHIERI.

Pour copie conforme :

Pierre Véron.

LE MENU A L'AUTRUCHE.

Certainement nous sommes très partisans de la colonisation de l'Algérie, et quand des gens viennent nous dire que le Français n'est pas colonisateur nous nous moquons d'eux comme nous nous moquons de ceux qui prétendent que le Français n'est pas épique.

Le Français est aussi épique et aussi colonisateur que n'importe quel autre peuple, et j'en trouve une preuve éclatante dans le menu que vient de publier tous les journaux du fameux dîner donné l'autre jour par le gouverneur-général de l'Algérie.

L'empressement que les colons ont mis à faire parvenir ce menu en Europe démontre mieux qu'aucun autre exemple jusqu'à quel point le Français pousse l'instinct colonisateur.

Un des obstacles qui s'opposent le plus à l'expansion de la population européenne en Algérie, c'est le préjugé fort répandu que l'Algérie ne possède pas de cuisine nationale.

Je connais un individu qui est parti l'autre jour pour le Texas.

— Pourquoi un si long voyage, lui ai-je demandé, quand vous avez un Texas à quarante-huit heures de Marseille ?

— L'Algérie ! m'a-t-il répondu en haussant les épaules.

— Précisément.

— Que voulez-vous que j'aie fait dans un pays où le potage s'appelle *couscoussou* et le dîner *diffa* ?

Cet individu était d'ailleurs persuadé qu'en Algérie on ne pouvait se nourrir que de melons, de concombres, de pastèques, et que les bons jours étaient ceux où l'on pouvait avoir sur sa table un plat de sauterelles.

L'Algérie a donc agi avec un instinct fort sûr de sa situation en publiant le menu impérial. L'œuf d'autruche à la coque ne peut manquer d'exercer une heureuse influence sur l'avenir de ce pays.

Tout le monde a pu voir chez les marchands d'objets d'art algérien du boulevard et de la rue de Rivoli des œufs d'autruche suspendus au plafond en guise d'ornement. La grosseur de ces œufs est de nature à laisser supposer qu'ils recèlent dans leurs flancs quelque chose comme une ou deux omelettes ; on ne les comprend que servis à la coque à Gargantua : et dire que chaque colon peut se donner le matin en se levant le luxe d'un œuf d'autruche à la coque et avaler le soir un lait d'autruche ! Il y a là de quoi détourner le courant de l'émigration qui se dirige sur l'Amérique et le porter subitement sur l'Algérie.

Examinons les autres parties de ce menu et voyons quelle sorte d'influence elles peuvent exercer sur la colonisation de notre glorieuse conquête.

Potage de tortues du Boudouaou : Effet manqué. Ce potage n'a jamais pu passer en France à l'état de comestible. On vend depuis quelque temps des tortues dans les rues de Paris comme dans celles de Londres et les marchands assurent qu'elles font un potage excellent ; mais ceux qui les achètent n'ont d'autre but que de les apprivoiser et de leur apprendre à dire *papa* et *maman* comme les jeunes phoques.

Quelques Français qui affectent par anglomanie de dîner dans les tavernes britanniques se hasardent bien une fois dans leur vie à demander du potage à la tortue, mais, ce tribut payé à l'Angleterre, ils n'y reviennent plus.

La prospérité future de l'Algérie ne devra donc rien aux tortues du Boudouaou.

Porc-épic garni de rognons d'antilope. — Pas grand chose à attendre de cela non plus, vu que le porc-épic n'a jamais été populaire en France, et que l'antilope passe en général aux yeux de nos compatriotes pour un animal fantastique et peu nutritif, comme la licorne, la tarasque, le griffon, le phénix, etc.

Quartier de gazelle à l'ouarja. — La gazelle est un gentil petit animal plein de grâce et de délicatesse ; on trouvera peut-être qu'il y a une certaine cruauté à tuer cette jolie bête pour la manger ; cela pourrait bien jeter un peu de défaveur sur les mœurs des colons algériens ; à leur place j'aurais passé sous silence les quartiers de gazelle.

Va pour les *filets de marcassin de l'Oued-Hallouf*. On sait que les marcaffins de l'Oued-Hallouf sont faits pour être mangés comme tous les marcaffins ; personne ne s'apitoiera donc sur leur triste destinée ; mais l'envie de manger du marcassin ne déterminera pas non plus un

grand nombre de personnes à transporter leurs pénates en Afrique.

Salmis de poules de Carthage. Lisez poules d'eau.

Côtelettes d'antilope. — Mêmes observations que ci-dessus.

Pain d'outarde des Chotts. — L'outarde est un animal rare en Europe, il n'est point improbable que l'idée de domestiquer l'outarde n'engage pas mal de gens à solliciter une concession.

Jambons de sanglier. — Mêmes remarques que sur les marcassins.

Rôti d'autruche de l'Oglat-Nadja. — C'est ici le morceau capital du menu ; nous n'hésitons pas à le dire, ce simple rôti fera plus pour hâter les progrès de la colonisation que tous les décrets et arrêtés imaginables. Comment ne pas aller tenter fortune dans un pays où un seul œuf d'oiseau tient lieu d'omelette, de viande de boucherie, de gibier et fournit en même temps de magnifiques plumes pour orner le chapeau des gens qui le mangent ?

Je ne parlerai pas des fameux *seigniums*, attendu que j'ignore absolument en quoi consiste cet entremets, ni des gelées de grenade à la Staoueli. L'impartialité me fait un devoir de me taire sur la pâtisserie algérienne, vu que je n'y ai point goûté ; je doute néanmoins que la prospérité de notre colonie ait beaucoup à attendre de l'onidas, des macroudes, des oribias et surtout des scerakborachs, quoique peut-être sous ces mots terribles se cachent tout simplement des brioches et des tartelettes.

En somme, ce menu a été comme une révélation ; il nous montre notre colonie parvenue à un point de maturité et de développement culinaire auquel on était bien loin de s'attendre. On peut dire que c'est depuis la publication de ce menu que l'abandon de l'Algérie est devenu une chose tout à fait impossible ; le pays du porc-épic, de la côtelette d'antilope et de l'œuf à la coque d'autruche est à tout jamais une terre française.

Tout le monde en juge ainsi maintenant, y compris le publiciste Tartempion, si connu par sa polémique contre l'Algérie ; je viens de le rencontrer sortant du ministère de la guerre où il venait, m'a-t-il dit, de solliciter une concession.

— Vous êtes donc converti à la colonisation ?

— Tout à fait.

— Depuis quand ?

— Depuis le menu.

Paul Girard.

LA DERNIÈRE RÉCLAME-LISTZ.

On écrit d'Italie que Listz vient enfin d'entrer dans les ordres et qu'il a droit désormais au titre d'abbé.

Nous n'y voyons aucun inconvénient.

Seulement, nous voudrions bien savoir si la nouvelle est exacte, si Listz est réellement l'abbé Listz et si c'est une affaire entendue et arrangée pour une bonne fois.

C'est que vous ne pouvez pas savoir, ô lecteur, si vous avez la chance que je vous souhaite d'être encore à la fleur de vos printemps, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que la réclame-Listz et depuis combien d'années elle cauchemarde les faibles humains.

Moi qui vous parle, j'étais encore au collège et, dans les petits journaux que j'allais lire les jours de sortie, il était déjà question de la forme des bottes de Listz,

Des grands cheveux de Listz,

Du grand sabre que les Hongrois avait offert à Listz à la suite d'un concert,

Des malheureux instrumens que le grand pianiste avait massacrés de ses mains formidables et qui ne s'étaient plus trouvés bons qu'à fabriquer de petits cotterets pour allumer le feu.

Et notez que personne ne pourrait dire au juste à quelle époque ces réclames avaient commencé. Les savans de l'Institut croyaient qu'elles remontaient au moins au règne du Pharaon qui fit construire la grande pyramide.

Depuis lors je suis devenu homme, mes cheveux ont blanchi, j'ai usé plusieurs douzaines de perruques, j'ai vu tomber des quantités de gouvernemens, j'ai fait quinze fois le tour du globe, et j'ai toujours retrouvé la réclame Listz surnageant au-dessus de tous les évènements du siècle.

Lorsque je revins de Calcutta, on se demandait s'il était vrai que Listz fût sur le point d'épouser la fille du sultan de Boukharie.

Je partis pour pêcher la baleine dans les mers du Japon avant que la question fût résolue. A mon retour, on disait vaguement que Listz allait faire amputer ses cheveux.

Quand je revins de la Californie, ce bruit courait toujours, seulement il avait pris plus de consistance.

Quand je revins des îles Sandwich, ce bruit était tout à fait confirmé. Il ne s'agissait plus que de savoir si l'amputation serait pratiquée par une commission de chirurgiens ou par une commission de coiffeurs. Deux partis s'étaient formés qui parlaient d'en venir aux mains, et l'on assurait même que le docteur Velpeau allait croiser le fer avec le coiffeur Galabert.

A mon retour de Sibirie, où j'avais passé six ans comme prisonnier de guerre, on annonçait que Listz venait d'être touché de la grâce.

Depuis lors cette question de la grâce est revenue sur l'eau régulièrement tous les six mois.

On lisait dans une correspondance de n'importe où : « Décidément le fait est incontestable, Listz est touché »

A quoi une autre correspondance répliquait : « Non, Listz n'est pas touché ; nos renseignemens particuliers nous permettent de l'affirmer hardiment.

Six mois après on lisait dans un autre journal : « Quoique non touché de la grâce, Listz vient de donner un concert au profit de l'ordre des frères prêcheurs. Il a massacré sept pianos dans cette seule soirée. On calcule que le prix de ces sept pianos, si l'on se fût contenté de les vendre, aurait produit une somme de beaucoup supérieure à la recette du concert. C'est été tout bénéfique pour les frères prêcheurs, qui regrettent amèrement que le grand pianiste n'ait pas eu cette idée. »

Il paraît cependant que la grâce avait opéré, quoi qu'on en dit, puisque Listz est enfin entré dans les ordres. Il n'y a rien de changé en Europe, il n'y a qu'un pianiste de moins et un abbé de plus. Espérons qu'il y aura aussi désormais quelques réclames de moins, s'il est vrai qu'en entrant dans les ordres on renonce aux

vanités de ce monde et aux pompes des journaux. C'est pourquoi je demande à grands cris si la nouvelle est bien exacte, s'il n'y a pas à y revenir, si c'est fini pour tout de bon.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi et que cette réclame soit la dernière !

Alors seulement je pourrai m'écrier en levant les mains comme le vieux Siméon : Merci, mon dieu !

E. Villiers.

CAUSERIES.

Il paraît que les prisonniers de Clichy ne sont pas très satisfaits.

On parle d'abolir la contrainte par corps... l'année prochaine.

Il y en avait qui pensaient déjà pouvoir aller passer l'été à la campagne.

Quelle désillusion !

Mais cela jouerait un bien plus mauvais tour à certains gandins qui se sont empressés d'augmenter leurs dettes dans la douce persuasion que leurs créanciers n'auraient plus prise sur eux.

* S'il fallait enregistrer toutes les modes bizarres adoptées par les coquettes, puis délaissées par elles, les quatre pages du *Charivari* n'y suffiraient pas chaque jour.

Le chapeau auvergnat fait fureur en ce moment.

C'est la revanche du bavolet.

Comme pour cette nouvelle coiffure il faut beaucoup moins de cheveux, on vendra prochainement à l'hôtel Drouot une énorme quantité de cheveux mis à la réforme.

M. Charles Pillet, le commissaire-priseur de toutes les ventes importantes, sera probablement chargé encore de celle-là.

On nommera aussi un expert, car il sera indispensable pour annoncer à quelle personne telle chevelure a appartenu.

— Nous mettons en vente les nattes de la vicomtesse de K..., dira le crieur.

— Combien offre-t-on du chignon de mademoiselle Turlurette ? demandera le commissaire-priseur.

— Une chevelure rousse ayant été portée par la baronne de C..., criera l'expert.

Mais au lieu de ces initiales on donnera les noms véritables.

Les collectionneurs l'exigeront.

Les cheveux qui resteront seront vendus à des tapisseries qui en bourreront des fauteuils.

Le crin est si cher !

Cette vente fera du bruit dans le monde.

* Si les femmes adoptent le chapeau auvergnat, il est probable que les hommes se coifferont, eux aussi, comme les naturels du Puy-de-Dôme.

Ils porteront un large chapeau rond en feutre noir, qui pendant l'été les garantira des rayons du soleil.

Cette nouvelle coiffure sera très utile pour faire face à la grève des ouvriers chapeliers.

En Auvergne le même chapeau sert de père en fils pendant cent ans.

Avant peu nos gandins cesseront d'aller se fournir chez Pinard ; ils couvriront d'or les charbonniers et les porteurs d'eau pour avoir leur feutre.

Il est probable que cette nouvelle mode forcera les femmes et les hommes à parler la langue de *Chaint-Flour*.

Pour le coup on aura raison de dire : Ni hommes ni femmes, tous Auvergnats.

SALON DE 1865.

VII

Avec sa *Diane*, M. Baudry expose le *Portrait de M. Ambroise B...* La figure s'enlève sur un fond vert brossé négligemment avec une huile colorée. La tête est spirituelle, le faire un peu petit et les mains, à moitié cachées dans les poches, auraient pu être indiquées avec plus de certitude, mais le tout est agréable.

Un peintre qui s'est fait en deux ou trois Salons une réputation méritée, M. Bonnat, est infiniment moins heureux cette année.

Antigone conduisant OEdipe aveugle laisse le spectateur très froid. La draperie blanche de la jeune fille est pesamment peinte et les bras d'OEdipe sont dans certaines parties d'un dessin insuffisant.

Je ne dirai pas que le dévouement d'Antigone me paraît moins méritoire depuis que j'ai vu ce tableau, non, mais le talent de M. Bonnat me semble avoir reçu une atteinte. L'artiste avait été trop heureux jusqu'ici ; le moment était venu pour lui de jeter une toile à la mer ; maintenant que le sacrifice est fait, il y a gros à parier qu'il prendra une revanche éclatante au Salon prochain.

Décidément M. Jules Breton a une exposition excellente : sa *Lecture* se tient à côté de la *Fin de la journée*. Le vieillard écoute bien ; sa tête est fort étudiée ; celle de la jeune fille pourrait avoir plus de souplesse. La brosse de M. Breton a quelquefois des duretés, mais cette année moins que jamais. En somme, l'aspect de la *Lecture* est des plus satisfaisants.

Les Vainqueurs, de M. Protais, semblent revenir d'un enterrement ; un peu plus de chaleur guerrière ne leur mesierait pas ; et puis ils sont toujours bien jeunes, ces petits soldats ; l'artiste ne comprend pas le troupier passé vingt-deux ans ; ajoutons que les têtes de ces bonshommes manquent de lumière.

Malgré ces critiques, M. Protais a produit là une bonne chose dont il faut lui tenir compte ; il a fait rarement aussi bien. Son second tableau ne vaut pas le premier.

La touche de M. Appian a une violence qui ne m'est pas désagréable. *Un rocher dans les communaux de Rix* est martelé, taillé dans la pâte avec une furie d'exécution réjouissante à voir ; à côté de ces coups de brosse terribles il y a des finesses exquises, voir l'eau du petit lac et les reflets du fond.

Pourquoi M. de Balleroy, qui avait débuté en artiste, tourne-t-il maintenant à l'amateur ? C'est fâcheux et il devrait mettre ordre à cela.

L'équipage de chasse du duc de Ferrandina nous montre des cavaliers espagnols montés sur des chevaux qui sont sur le point de rendre l'âme, poursuivant la lance au poing un gros vilain sanglier dans une plaine très laide et très grise. Il y a loin de ce petit monde mal venu aux beaux chiens que M. de Balleroy exposait jadis.

Les Femmes gallo-romaines, de M. Alma-Tadéma, perdent à être revues. Elles ont un caractère qui séduit tout d'abord, mais l'œil s'y habitue, et il ne reste plus qu'un dessin sec, mince avec une couleur sans souplesse.

La sévérité est permise envers M. Alma-Tadéma ; cet artiste a de la race, et il le montrera bientôt, j'en suis certain.

Dans ma dernière visite au Salon, j'ai été poursuivi par une phrase bourgeoise, connue de longue date, que tout amateur béotien croit de son devoir de lancer devant tous les paysages d'une coloration plus ou moins verte : « Oh ! quel plat d'épinards ! »

On nous le sert depuis si longtemps, ce plat d'épinards, qu'il serait peut-être spirituel de passer à autre chose.

Je propose l'oseille.

Il me serait vraiment très agréable d'obtenir ce changement de l'humour de mes concitoyens ; d'autant qu'ils pourraient toujours conserver l'air de profonde finesse, de raillerie supérieure, qui est de rigueur lorsqu'on lance la phrase consacrée.

Un paysage qui n'est ni aux épinards ni à l'oseille, c'est celui que M. Léon Belly intitule : *Coucher du soleil à marée basse*. La mer est farouche, le ciel féroce, et l'on dirait que les premiers plans vont vous mordre, tant ils ont l'air enragé. Cette toile a été peinte au vernis rabique.

L'artiste évidemment éprouvait une vive contrariété en brossant ce tableau, devant lequel stationne toujours un gardien pour l'empêcher de mordre les visiteurs.

Encore un paysage enflammé qui semble vouloir faire concurrence aux gouaches représentant les éruptions du Vésuve.

Le Soleil couchant à Soudac, est de M. Aivasovski. Les rouges dont se sert cet artiste doivent être d'une qualité supérieure, car ils ont une intensité, une violence que je ne leur ai jamais vues ailleurs. Et pour qu'on ne m'accuse pas de mêler une haine politique à cette appréciation, je m'empresse de déclarer qu'un compatriote de M. Aivasovski, — Diable de nom ! est-il difficile à écrire, — M. Jean d'Alheim, né en Russie, a envoyé un tableau fort agréable, *Sous bois*, d'une fraîcheur parfaite, où le vert n'est point épargné, et dans lequel un petit torrent court sur des rochers avec des éclairs argentins les plus jolis du monde.

Je suis juste envers la sainte Russie.

L'envoi de M. Eugène Battaille est tout en l'honneur de la gendarmerie. Le n° 107 représente deux gendarmes arrêtant un braconnier que les passans, pas plus que les lapins, n'aimeraient à rencontrer au coin d'un bois.

Le n° 108 nous montre un taureau furieux fusillé à bout portant par un chapeau bordé héroïque.

Si la gravure a l'intelligence d'exploiter ces deux sujets, j'affirme que tous les gendarmes de France et de Savoie s'empresseront d'en orner leurs demeures.

M. Allongé progresse ; le ciel de son *Bourg de Crach* est très juste de ton.

Devant le *Pêcheur* de M. Brun je me suis posé cette question : Voyons, à la place de ce garçon, me serais-je laissé séduire par l'ondine ?

La couleur est commune et n'a rien d'irrésistible ; le



— J'étais à la fenêtre... Je vous ai vu revenir au bras d'un monsieur.
— Mon ami, comme la rue est déserte, j'ai eu bien peur; je croyais que cet homme, que je ne connais pas, était un voleur; mais j'ai été rassurée quand il m'a offert son bras.

dessin n'exerce qu'une attraction modérée; mais il y a dans la tête et dans le geste un je ne sais quoi d'entraînant qui aurait bien pu me faire faire le plongeon.

J'en conclus que le *Pêcheur* est plus à plaindre qu'à blâmer. Soyons indulgents pour les fautes qu'il nous aurait été doux de commettre!

La *Famille indigente*, de M. Bouguereau, n'est pas aussi malheureuse qu'on le désirerait. La misère manque dans cette toile. La femme a beau tendre la main, elle ne me touche pas; il y a là une détresse sans conviction, et je ne serais pas étonné d'apprendre que cette pauvre mère a du Crédit mobilier en portefeuille.

Je crois me rappeler que M. Bouguereau a un portrait de femme où il y a des qualités; si je me trompe, tant pis pour l'artiste.

— Eh bien, cette fois, vous êtes forcé de dire du bien de M. Gustave Doré.

— Je n'y ai jamais manqué quand j'ai parlé du dessinateur.

— Il s'agit du peintre, de sa *Gitane espagnole*; il y a là un progrès?

— Oui.

— Ah! il est incontestable.

— Je ne dis pas non.

— De la lumière, des haillons bien faits.

— Mais la tête?

— Dame, la tête...

— Si l'on me disait que les vêtements ont été peints d'après nature, je ne m'inscrirais pas en faux, mais pour le reste je regimberais. La facilité de ce peintre est trop grande.

— Vous reconnaissez qu'il en a?

— Oui, malheureusement, car ce n'est pas la bonne, celle qui résulte de l'étude. Il doit être plus facile à M. Doré de peindre sans modèle que de le copier.

— Vous êtes injuste.

— C'est bien possible, mais la pratique, le métier, le chic me déplaisent souverainement. Du reste M. Doré est jeune, j'attendrai.

M. Alfred Stevens fait école; j'ai constaté plusieurs cas d'imitation flagrante. M. Baugniet entre autres m'a paru nager dans les eaux de son compatriote; en sa qualité de Belge il se sera dit qu'étant donné deux enfans du même pays, le talent chancelant de l'un avait le droit de s'appuyer sur le mérite solide de l'autre.

Cette propension à marcher dans les bottines du voisin est fâcheuse; cependant, quand l'artiste imite à du talent, l'imitateur n'est qu'à moitié coupable.

— Mais, cher critique, on n'imité jamais que les gens de valeur.

— Erreur! on copie tout ce qui se fait remarquer, le mauvais comme le bon; et je parierais volontiers que M. Manet est en train de faire école.

— Quelle plaisanterie!

— Supprimez le jury l'année prochaine, et si l'on ne vous sert pas une demi-douzaine d'*Olympias* je veux être dessiné par M. Manet.

M. Brissot se met aux animaux, il a raison; Troyon s'en était si bien trouvé!

Oh! la jolie pochade! Cela sent bon le coloriste. *Bords du petit Morin*, par M. Bedouet, élève de Jules Dupré.

Ce tableau a la finesse de ton d'un Bonington; mais pourquoi ce glâcis maladroit dans le ciel? Il raie les nuages et les salit comme le ferait une tache.

Se méfier de la sauce, monsieur Bedouet.

Le *Gardien du harem*, de M. Léon Dussard, fourmille d'intentions: une odalisque frappe l'eunuque avec un chasse-mouches, tandis que sa compagne se prépare en riant à couper une plume de paon avec une paire de grands ciseaux.

« Glissez, mortels, n'appuyez pas? »

M. Dussard n'a pas suivi ce précepte, ou il a fait une chute au milieu de sa glissade.

M. Deshayes, si amusant chez les marchands de tableaux, paraît toujours froid au Salon; ses jolis tons gris sont tués par le voisinage des grosses couleurs voyantes, comme il y en a tant, hélas! dans les galeries.

Mais, mon dieu, mon dieu! quelle idée a eue M. Mérino de faire dans le *Collier de perles* une femme si épouvantable?

Quel est le monstre qui lui a posé cette figure? Cela ressemble à un défi de la part de l'artiste. La bouche de cette goule est d'une hideur à donner le frisson. Et pourtant le tableau n'est pas sans mérite; pourquoi faut-il que cette caricature éloigne les spectateurs qui ne demanderaient qu'à s'arrêter.

— De qui est cette toile, représentant une jeune fille demi-nue!

— De M. Maillot, grand-prix de Rome.

— Et il l'appelle?

— *Animaux sauvages près d'une source*.

— Vous dites?

— *Animaux sauvages près d'une source*.

— Le livret s'est trompé; on aura interverti l'ordre des envois de l'artiste.

— Dame, le second tableau du peintre s'appelle: *Tambours aux gardes*. Ça ne peut pas être ça.

— Évidemment.

— A moins que M. Maillot ne considère la femme comme un animal très sauvage?

— Cette manière de voir ne serait ni juste ni honnête.

— Moi, je crois que l'artiste aura eu à se plaindre de quelque vertu farouche, et qu'il a voulu lui lancer un lardon.

— Attendez donc... que vois-je là... dans l'herbe... des canards!

— Eh bien, si c'est la le mot, le rébus est mauvais; et je ne pardonne pas à M. Maillot d'avoir rangé la femme dans l'ordre des palmipèdes.

— C'est insensé, quoique le canard ait du bon.

— Je vous l'accorde; mais cette façon de baptiser une œuvre me semble aussi étrange que pourrait l'être celle d'un consommateur qui s'écrierait en plein restaurant: — Garçon!... une femme aux petits pois!

Un bourgeois et une bourgeoise se rendent à l'exposition avec leur fille.
 Le contrôleur les prie de lui donner trois francs.
 — C'est inutile, dit le père, ma fille n'entrera pas, je la laisserai au vestiaire, je paierai deux sous pour cela si c'est nécessaire.
 — Papa, pourquoi ne veux-tu pas que je vous suive? demande la demoiselle.
 — Je ne te permettrai jamais de voir toutes les indécentes qu'il y a encore là-dedans très probablement. Je te reprendrai en sortant, et je te raconterai les tableaux moraux.

On se montre un monsieur qui passe :
 — C'est étrange, B... a toujours des chapeaux neufs, son chapelier ne s'est donc pas mis en grève?
 — Si fait, mais il paraît que ce n'est pas lui qui le coiffe.
 — Qui donc?
 — Sa femme, et on prétend qu'elle ne se met jamais en grève.

L'association des cinquante mille concierges a jeté l'épouvante dans tout Paris.

Des locataires d'une maison sont allés trouver leur propriétaire :

— Monsieur, a dit l'orateur, maintenant que votre concierge est devenu plus puissant que jamais, puisqu'il se sent soutenu par ses quarante-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf collègues, nous en avons peur. Aussi venons-nous vous supplier de le congédier.

— Mais qui tirera le cordon et qui prendra soin des escaliers?

— Nous. Il est convenu entre nous que chaque locataire descendra une semaine par mois dans la loge

avec toute sa famille et remplira les fonctions de concierge.

- Vous prendrez soin de mon immeuble?
- Il sera d'une propreté irréprochable.
- Vous répondrez aux visiteurs?
- Avec politesse, ce qui étonnera bien des gens.
- Et vous ne me demanderez pas d'appointemens?
- Puisque c'est une faveur que nous sollicitons de vous...

— Alors j'accepte.
 Avant peu tous les locataires vont suivre cet exemple. Nous plaignons l'association des cinquante mille.

Adrien Huart

La semaine dernière la famille Billault a été appelée à Nantes pour donner son avis sur les nouveaux projets du monument national destiné à perpétuer dans cette ville le souvenir de l'illustre homme d'Etat Billault. La famille a déclaré opter pour le projet portant le N° 1, esquisse exécutée par M. H. Chevalier, statuaire de Paris, placé le premier au précédent concours. La commission nantaise en a décidé autrement. Dans sa séance du dimanche 14 mai elle a adopté, par onze voix sur vingt, le projet portant le N° 2, exécuté par un statuaire de Nantes.

Le rédacteur en chef, gerant responsable : LOUIS HUART.

En vente chez Michel Lévy frères, éditeurs rue Vivienne, 2 bis et boulevard des Italiens, 15, à la Librairie Nouvelle, les *Gens tarés*, par Aurélien Scholl, 1 vol., 3 fr. — *Théâtre de Ch. Gozzi*, traduit par A. Royer, 1 vol., 3 fr. — *Les Secrets des coulisses des théâtres de Paris*, 1 vol., 2 fr. — *Souvenirs d'une Favorite*, par Alex. Dumas, tome II, 2 fr. — *La Maison-Rouge*, par E. Souvestre, 1 vol., 1 fr.

Le tome VII de l'Année littéraire et dramatique, que la librairie Hachette vient de mettre en vente, continue dignement la précieuse publication annuelle entreprise avec tant de courage par M. Vapereau et exécutée avec tant de talent. Le volume contient des études sur les romans d'Eckmann-Chatrion, le Progrès, d'Edmond About, l'histoire de la littérature anglaise, de Taine, Maître Guérin, d'Emile Augier, etc., etc. Comme ses aînés, ce volume, destiné à rendre compte des principales œuvres nouvelles, est lui-même une des meilleures œuvres de l'année.

L'industrie ne s'arrête pas dans ses découvertes, et la Benzine-Collas, qui a obtenu une médaille à l'Exposition universelle, est classée aujourd'hui comme un article de première nécessité. C'est à l'aide de ce liquide que vous faites disparaître toutes les taches, même sur les étoffes les plus fragiles. En faisant usage d'un flacon de Benzine-Collas, vous rendez à vos étoffes, habits, etc., leur première fraîcheur sans altérer en rien leur couleur. Prix du flacon, 1 fr. 25 c. Chez M. Collas, 8, rue Dauphine, à Paris.

Nous recommandons tout particulièrement les produits de la C^e générale des chaussures à vis, S. Dupuis et C^e, rue de Paradis-Poissonnière, 14 et 18, si justement appréciées pour leur qualité supérieure.

La plus belle nouveauté en robes foulard de l'Inde se trouve à la Colonie des Indes, rue Rivoli, 53. Envoi d'échantillons et marchandises à toute destination franco.

Paris. — Imprimerie J. Voisvenel, rue du Croissant, 16.

BANQUE NATIONALE

HYPOTHÉCAIRE
 DU COMMERCE, DE L'INDUSTRIE
 ET DES TRAVAUX PUBLICS,

Constituée sur la propriété foncière et immobilière.

Au capital de 500 millions.

Siège provisoire, 42 bis, rue de Réaumur, PARIS et en son hôtel, rue TAIBOUT, 24.

Elle a ouvert le LUNDI 1^{er} MAI, UNE
SOUSCRIPTION SPECIALE

pour le chemin de fer de Dunkerque à Gand, d'actions de 100 fr. et de 500 fr. au porteur, rapportant 5 0/0 d'intérêt, plus un dividende à partir du jour de la souscription.

Les souscripteurs ont la faculté de payer par quart seulement, soit en souscrivant :

Pour 1 action de 100 fr. 25 fr.
 Pour 1 action de 500 fr. 125 fr.

Le 2^e versement aura lieu le 1^{er} juillet prochain.
 Le 3^e versement le 1^{er} septembre.
 Le 4^e versement le 1^{er} novembre.

Les actions sont remboursables avec

PRIME D'UN 5^{me}

Savoir : Celles de 100 fr. à 120 fr.
 Celles de 500 fr. à 600 fr.

Il sera fait une bonification aux souscripteurs qui verseront immédiatement la totalité. La Banque nationale compte aujourd'hui 579 adhérents représentant ensemble 130 millions de propriétés. Elle a remboursé à ses sociétaires environ 30 0/0 de la valeur de leurs propriétés

engagées, ce qui leur a permis de se dégager d'obligations hypothécaires onéreuses. Elle a prêté au Commerce et à l'Industrie, avec garantie hypothécaire, environ 17 millions.

Elle vient de traiter pour des travaux publics avec différents entrepreneurs, notamment avec entrepreneurs du chemin de fer de

DUNKERQUE A GAND

pour une somme de neuf millions avec triple garantie. La Banque nationale hypothécaire est première garantie par la valeur des propriétés apportées en participation.

Les garanties supplémentaires consistent en un dépôt d'actions et d'obligations du chemin de fer de DUNKERQUE A GAND, double en valeur de la somme avancée par la Banque nationale.

On peut donc affirmer que ce capital de neuf millions jouit d'une triple garantie, avantages qu'aucun capital-action n'a jamais représentés.

La souscription est ouverte à la direction, 42 bis, rue de Réaumur, tous les jours de 9 à 4 heures, et rue Taibout, 24.

La Banque reçoit dès aujourd'hui les demandes de souscriptions.

A VENDRE jardin 837 mètres clos de mur. 1/4 comptant, 15 ans pour le reste, 8, rue du Transit, Paris-Montrouge.

LES MEDECINS français et étrangers préconisent les **Poudres et Pastilles américaines** du D^r Paterson, de préférence à tout autre remède pour la prompte guérison des maux d'estomac, manque d'appétit, aigreurs, digestions laborieuses, irritations d'intestins, gastrites, etc. Dépôt r. Réaumur, 43, et d. les b^{es} pharm.

EXPOSITION INTERNATIONALE ET PERMANENTE

BEAUX-ARTS, AGRICULTURE, INDUSTRIE. hôtel Jacques-Laffitte, 27, rue Laffitte. Entrée libre. de midi à 5 h. 1/2. (Dimanches 25.) Vente sur place des produits de fabrique; expérience des machines.

DU C DE MONTEBELLO (vins de Champagne.)
 seul dépôt, 45, rue de Luxembourg.

CHOCOLAT DU PAPILLON

(Médaille en 1839 et 1841, etc.)
 MAISON FONDÉE EN 1830.

CHAMBRAUT, successeur.

Usine à vapeur et entrepôt général, rue Sedaine, 27, Paris.

Se vend chez tous les principaux commerçants. (Exiger la signature et les marques de fabrique.)

PIERRE DIVINE, 4 fr. Guérit en 3 jours maux de reins, maux de tête, rhumatismes, etc.

SAMPSO Pharm., 40, rue Rambuteau, 40. (Exp.)
 INJECTION recommandée 25 ans de succès.

NETTOYAGE DES TACHES

sur la soie, le velours, la laine, sur toutes les étoffes et sur les gants, sans laisser aucune odeur, par la

BENZINE-COLLAS

1 fr 25 c. le flacon, 8, rue Dauphine, à Paris.
 Médaille à l'Exposition universelle.

LAMPES ET BRONZES. M^{re} CHABRIÉ
 fils aîné.

22, rue Neuve-des-Petits-Champs.
 SEULE FABRIQUE DE LAMPES SOLAIRES.

NECESSAIRES ZIMBERG FABRIQUE SPECIALE
 Caves à liqueurs, Boîtes à bijoux, à mouchoirs, à gants, à cigares, etc. Spécialité d'appliques vieillies en acier. ZIMBERG, br.s.g.d.g., 53, pass. Panoram. Com. exp. Même maison, 15, r. de l'An.-Comédie.

Médaille de Bronze à la Société des Sciences Industrielles de Paris.

PLUS DE CHEVEUX BLANCS
MÉLANOGENE

Teinture par Excellence de **DICQUEMARE** aîné, DE ROUEN

Pour teindre à la minute en toutes nuances les cheveux et la barbe, sans danger pour la peau, et sans aucune odeur. — Cette teinture est supérieure à toutes celles employées jusqu'à ce jour.

Fabrique à Rouen, rue St-Nicolas, 30.
 Dépôt à Paris, chez M. L. LEGRAND, parf. et tourn. des cours de France, de Russie et d'Allemagne, 207, rue Saint Honoré.

PRIX : 6, 12 ET 15 FR. LE FLACON

SEUL VÉRITABLE

IRRIGATEUR

Du docteur EGUISIER. — Pour INJECTIONS, LAVEMENTS, IRRIGATIONS, DOUCHES ASCENDANTES, que les malades peuvent prendre dans leur lit sans semouiller ni se déplacer. En usage dans les hôpitaux, maisons desanté, d'éducation, etc. **Fonctionne seul, à jet continu, régulier, se modérant à volonté.** (Breveté s.g.d.g.)
 Seul médaillé et seul récompensé à l'Exposition universelle de Londres 1862.

MAISON de VENTE

TOLLAY, MARTIN

et **LEBLANC**

7, rue Cadet, 7.

FABRIQUE

TOLLAY, MARTIN

et **LEBLANC**

6, passage du Désir, 6.



Tout Irrigateur qui n'a pas l'estampille ci-dessus est une contrefaçon.
 Dépôt : R. St-Honoré, 47, chez M. LIBAULT, bandagiste, fab. d'instruments de Chirurgie en gomme.



MAISON DE BORDEAUX

SPECIALITÉ POUR HOMMES

D'importants manufacturiers de Bordeaux, **MM. DORÉ et C^e**, que dix années de succès ont fait connaître en France et à l'étranger, établissent à Paris des dépôts de leurs produits, où la consommation trouvera réellement la CHAUSSURE fabriquée en veau et en tige de Bordeaux.

MM. DORÉ et C^e occupent, à Bordeaux, un grand nombre d'ouvriers. Ils sont à la fois tanneurs, — corroyeurs, — négociants en cuirs et fabricants de chaussures.

La matière première, fabriquée dans leurs propres ateliers, **rue du Jardin-des-Plantes, 21**, leur permet de fabriquer très bien, très bon et à des prix exceptionnels, vu la qualité, l'élegance et la solidité.

FABRIQUE, ATELIER ET MAGASINS A BORDEAUX

Un premier Dépôt, pour la vente au détail, vient d'ouvrir

Boulevard Sébastopol, n° 29, angle de la rue Aubry-le-Boucher.

MACHINES A COUDRE DE WEELEER ET WILSON

MARTOUGEN

PARIS, 70, boulevard Sébastopol.

47, rue Impératrice, à LYON.

LA MAISON LA PLUS ANCIENNE EN FRANCE DANS CE GENRE D'INDUSTRIE.

NOUVELLES MACHINES A COUDRE AMÉRICAINES

Point de navette, pour chaussures, sellerie et équipemens militaires.

à 400 fr. et 375 fr.